

Georges Brassens

GEORGES BRASSENS n'est pas un mouton de Panurge. Ce n'est à coup sûr pas pour faire original, mais parce qu'il a l'entêtement, douloureux quelquefois, de demeurer lui-même, de ne pas sacrifier aux us et aux coutumes de ses contemporains. C'est ainsi qu'à l'encontre de ses confrères, il refuse, au grand dam de son éditeur, de faire coïncider la mise en vente de ses disques avec ses passages à Bobino. Et cette fois encore, c'est avec un mois de retard que l'enregistrement de ses nouvelles chansons nous est proposé. Même si quelques centaines de milliers de ses amis fidèles trépignent d'impatience, lequel parmi ceux-là lui en tiendra rigueur ?

Une seule des onze chansons que comporte le disque n'est pas de lui. Elle a pour auteur un inconnu, aujourd'hui disparu, Antoine Pol, et pour titre « Les Passantes ». C'est un tendre poète



me dont la chute est aussi le thème :

*On pleure les lèvres ab-
[sentes
De toutes les belles pas-
[santes
Que l'on a pas su retenir.*

Brassens l'a très joliment mis en musique et nous offre ce bouquet romantique.

Pour quelques-unes des autres chansons dont il est l'auteur, Brassens a délibérément pris le parti de la truculence, de la grivoiserie, voire de la paillardise. Il a toujours su tirer de cette manière des effets d'un humour rose ou noir qui nous ont chaque fois divertis, mais je ne peux m'em-

pêcher de regretter qu'il n'ait pas fait la part plus belle à la tendresse, à l'amitié, à l'amour qu'il sait si bien exprimer. Il nous chante pourtant « La Princesse et le Troubadour ». Et cette tendre fleurette, ce fruit vert tôt éclo, est, avec « Les Passantes », le rayon de soleil de son tour de chant.

Georges Brassens éprouverait-il encore plus de scepticisme, de solitude, de désenchantement qu'hier ? Ses autres chansons dissimulent peut-être, sous la truculence du langage et la cocasserie des idées, la désespérance, mais pas la résignation. Brassens s'insurge, part en guerre contre la suffisance (« Quatre-vingt-quinze pour cent »), l'intolérance (« La ballade des gens qui sont nés quelque part »), la bêtise (« Le Roi »), la tromperie (« Sauf le respect que je vous dois »). Pour chanter ces révoltes ironiques, Brassens n'a pas peur des mots. Qui s'est jamais insurgé contre son langage ? Les gros mots, dans sa bouche, perdent leur grossièreté pour gagner en saveur. C'est sa

manière à lui d'échapper à la grandiloquence.

Deux chansons : « Stances à un cambrioleur » et « Mourir pour des idées » méritent une attention particulière. C'est du Brassens dans sa meilleure tradition, sa meilleure qualité. « Stances à un cambrioleur » est une ode très divertissante à un « prince des monte-en-l'air et de la cambriole » qui visita sa maison.

*« Sache que j'apprécie à sa
[valeur le geste
Qui te fit bien fermer la
[porte en repartant
De peur que des rôdeurs
[n'emportassent le reste
Les voleurs comme il faut,
[c'est rare de ce temps. »*

C'est dit en peu de mots, mais avec quel esprit !

« Mourir pour des idées », enfin, de la même veine que « Les Deux Oncles », est un réquisitoire contre le fanatisme. C'est là son pire ennemi et Brassens ne lui a jamais fait grâce. Qu'il continue, pour ceux qui l'aiment et pour les autres, notre petit bonheur est à ce prix.

★ Philips 30 cm 6332116.

Télé 7 Jours

25 novembre 1972